

Mirella Vadean et
Sylvain David
Université Concordia

Avant-propos.
La figure, force de l'imaginaire
et de la pensée

Ecrivains, philosophes, cinéastes, musicologues et peintres ont recours à la figure dans leur discours sur l'art, non seulement dans le but d'embellir leur propos, mais aussi dans celui d'atteindre, de transmettre, voire de provoquer une pensée critique. Lyotard soulignait déjà cet aspect lorsqu'il s'interrogeait sur ce qui se passe lorsque « le discours n'est pas seulement signification et rationalité, mais expression et affect¹. » Nous aimerions revenir à notre tour sur l'articulation de la figure à la pensée dans la production critique (ou théorique) en envisageant la figure surtout par rapport à son impact.

La figure, force de l'imaginaire, participe aussi de la pensée, qu'elle soit figure d'affects, de percepts, trope ou personnage conceptuel. Faut-il, au nom d'une certaine objectivité, refuser le jeu de l'imaginaire

1. Jean-François Lyotard, *Discours, Figure*, Paris, Klincksieck, 1971, p. 15.

lorsqu'on désire agir (lire, écrire ou relire pour réécrire) sur le terrain de la théorie? L'usage des figures peut-il mettre en danger une analyse dite rigoureuse? Doit-on priver tout discours critique de figures, sous le prétexte de percer le mystère théorique de la littérature et des autres arts? Nous ne voulons pas faire ici une apologie de l'écriture élégante. Nous aimerions plutôt proposer une réflexion sur l'importance des figures qui auraient des conséquences directes sur la pensée critique.

Les articles réunis dans ce numéro sont placés sous le signe de l'exercice, d'une expérience à faire sur le plan procédural afin de comprendre et de discerner parmi les figures celles qui déjouent simplement le regard et celles qui sont là pour le « démesurer, pour lui donner l'invisible à voir² ». Puis, il s'agit d'une expérience à faire sur le plan de l'incidence de la figure. En effet, réfléchir à la manière dont la pensée critique travaille *avec* et *par* des figures qui permettent de relire et de réécrire autrement le texte signifie ouvrir le discours des études littéraires et artistiques (souvent réservé aux lecteurs dûment spécialisés dans la théorie ou la critique), à un lectorat *in extensis*.

Dans cette perspective, Sylvain David propose une approche cognitive de la figure, afin de montrer en quoi le fait de privilégier celle-ci aux dépens du concept « relève, en fait, d'un choix implicite effectué entre divers mécanismes de pensée ». S'appuyant à la fois sur Nietzsche et sur Lévi-Strauss, il cherche ainsi à définir les « capacités » de la figure, mais aussi, par le fait même, à « cerner ses limites ». Cette tension féconde entre figuration et rationalité se cristallise dans la contribution de Mathilde Branthomme, où la nouvelle *Dieta de amor* de Horacio Quiroga se voit mise à contribution pour repenser le concept freudien d'*Unheimliche*. La « séduction » du texte ainsi mise en valeur permet dès lors de « voir comment une figure étrangement inquiétante peut aider à penser un vieux concept », mais aussi — et surtout — elle pousse à « réfléchir sur la place des figures dans la formation conceptuelle du discours critique ».

2. *Ibid.*, p. 17.

Dans un registre plus vaste, Valérie Cools propose de dépasser certaines apories propres aux théories de la réception en pensant le lecteur « non plus comme un concept, ni comme un modèle, mais comme une figure ». En relançant ainsi les interrogations au sujet de ce « point de référence au sein de l’imaginaire collectif », elle prolonge par le fait même la réflexion au sujet de la place des affects au sein de la théorie. Une telle intervention trouve sa juste contrepartie dans l’article de Charles Robert Simard, consacré quant à lui à la question de l’auteur. Observant que, en dépit des obituares récents à son sujet, « tout se passe comme si le discours ne pouvait à aucun moment se passer de l’auteur », Simard s’appuie sur les travaux de Foucault de manière à rappeler que l’auteur demeure en fait — par une sorte de « compromis » théorique et épistémologique — « à la fois un concept, une figure et une personnalité qui structure et possibilise une certaine stabilité du discours ».

Le développement sur la production et la réception des textes se voit prolongé par la contribution de Véronique Labeille sur la question de la mise en abyme. Revenant sur la figure du miroir souvent associée à un tel procédé textuel, elle cherche à « comprendre [le] corollaire figural » du concept de manière à en dégager ainsi les potentialités. Ce faisant, elle vise à explorer la « plasticité » du concept et, surtout, à déterminer « les limites de la définition d’un concept par une image ». À cette analyse de la forme littéraire répond une étude de Christina Jürges consacrée au contenu, plus précisément aux figures spatiales dans certains romans contemporains de l’immigration. Observant que « les êtres diasporiques se servent de l’espace pour se redéfinir dans le pays d’accueil », elle montre que « l’espace migrant peut être vu comme une figure, parce qu’il constitue un objet chargé de signification, parce qu’il s’inscrit dans une révélation d’un sens à venir, et parce qu’il constitue un outil pour la production sémiotique des textes ».

Ce tour d’horizon des modalités de la littérature débouche sur une réflexion à caractère interdisciplinaire. Isabelle Buatois interroge ainsi l’idée d’« image ouverte » proposée par Didi-Huberman, afin de déterminer en quoi un tel outil théorique peut aider à penser les

rapports entre théâtre et peinture. Définissant ladite « image ouverte » comme « une figure qui, tout en étant productive de sens [...] engage le corps du spectateur », elle aborde la question de l'indicible (ou de l'incommunicable) en postulant l'existence paradoxale d'une figure « qui fait voir ce que les yeux ne peuvent voir ». Pareille interrogation sur la présence et l'absence se voit relayée par le texte de Mirella Vadean consacré à la ritournelle, soit une figure « destinée à réapparaître dans l'esprit du lecteur ». S'appuyant à la fois sur les études littéraires, la musicologie, la philosophie et la psychanalyse, Vadean développe une « compréhension de la ritournelle comme processus figural lié à l'acte de lecture, relevant du rapport direct qui existe entre les affects et la pensée ».

Le propos de Vadean se clôt en outre sur l'interrogation suivante : « Comment laisser les figures envahir le discours théorique, pour qu'elles permettent ainsi au subjectif d'infuser, d'embellir l'objectif voulu de la théorie, devenue trop souvent fade? ». Cette conclusion étant, paradoxalement, le prétexte même du recueil, on ne peut qu'en déduire que la question de la figure n'est jamais close et — telle une ritournelle justement — semble vouée à un éternel recommencement.

Nous remercions chaleureusement Sara Danièle Bélanger (Université de Montréal), Laurence Ibrahim Abo (Université de Montréal) et Amandine Cyprès (Université du Sud Toulon-Var) pour leur relecture généreuse et minutieuse des textes de ce numéro.